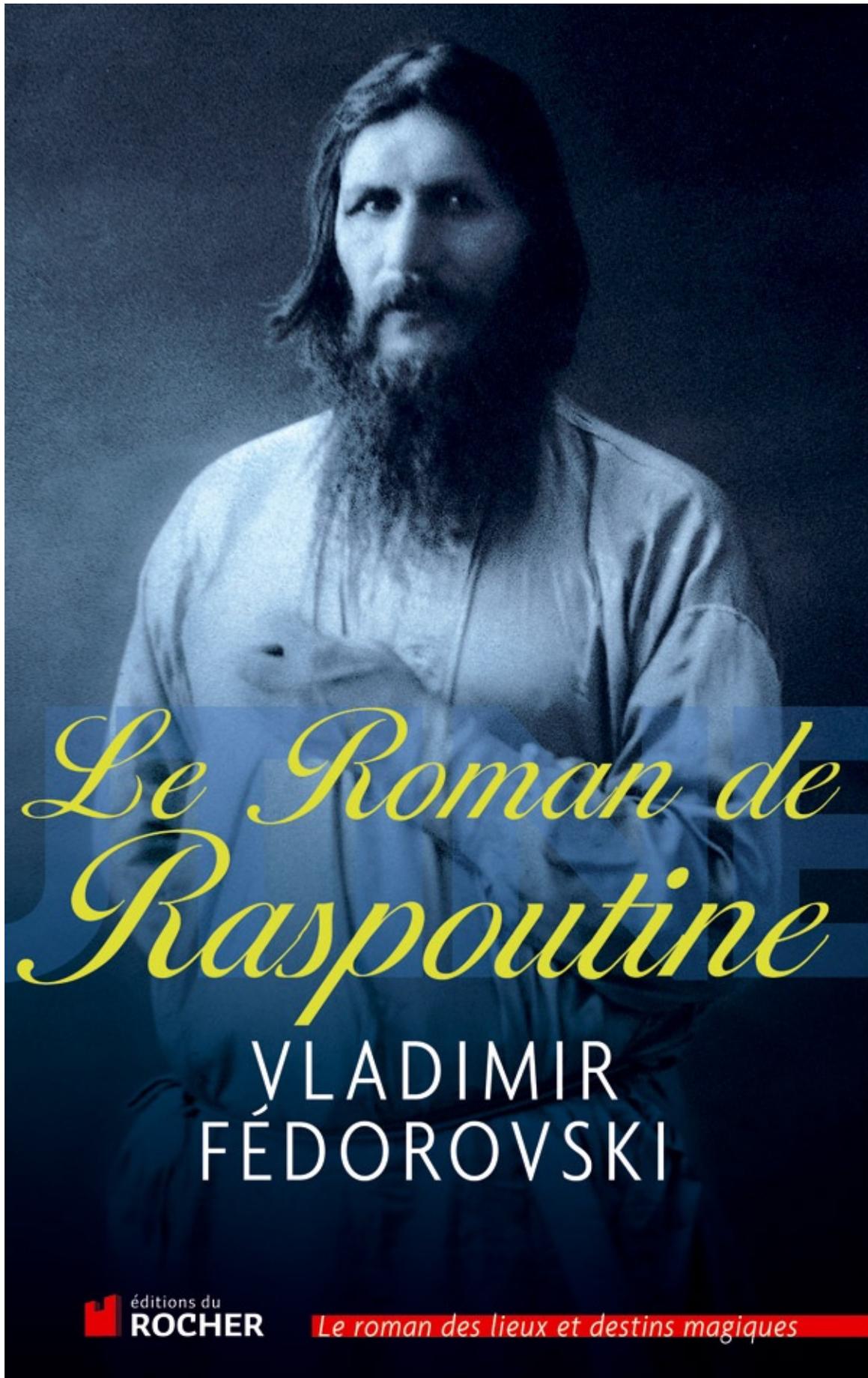


*Le Roman de
Raspoutine*

VLADIMIR
FÉDOROVSKI



*Le Roman de
Raspoutine*

VLADIMIR
FÉDOROVSKI

éditions du
ROCHER

Le roman des lieux et destins magiques

LE ROMAN DE RASPOUTINE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

Le Roman de l'espionnage, 2011.

Le Roman de Tolstoï, 2010.

Les Romans de la Russie éternelle, 2010.

Le Roman de l'âme slave, 2009.

Le Fantôme de Staline, 2007 ; prix du Droit de Mémoire.

Le Roman de l'Orient-Express, 2006 ; prix André-Castelot.

Le Roman de la Russie insolite, 2004.

Diaghilev et Monaco, 2004.

Le Roman du Kremlin, Le Rocher/Mémorial de Caen, 2004 ;
prix Louis-Pauwels, prix du Meilleur Document de l'année.

Le Roman de Saint-Pétersbourg, 2003 ; prix de l'Europe.

L'Histoire secrète des Ballets russes, 2002 ; prix des Écrivains
francophones.

Les Tsarines, 2002.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Mon âme a changé », confiait l'intéressé.

Les starets

À seize ans, Raspoutine se rendit donc dans ce monastère proche de Verkhotourié. Il put y prier devant les reliques de saint Siméon et admirer cette beauté architecturale entourée de forêts. Il y entendit également parler d'ermites logeant dans de simples cabanes, bâties dans les bois.

La curiosité spirituelle de Raspoutine grandissait. Il écoutait avec attention les starets, ces saints hommes que l'on rencontrait partout en Russie, et eut aussi son maître spirituel : Makari (Macaire), loué dans toute la Sibérie pour son ascétisme et sa dévotion. « Celui qui prend la volonté d'autrui entre ses mains et le guide vers la lumière », c'est ainsi que Dostoïevski décrivait ces vieux sages de l'orthodoxie, en quête de spiritualité absolue, qui vivaient en ermites en dehors de la hiérarchie ecclésiastique⁹.

Dans l'imagerie populaire, le starets est un très vieil homme, fort d'une grande expérience et détaché des choses terrestres. La définition du starets s'apparente à celle de l'« ancien ». Ainsi, au début du XX^e siècle, Raspoutine, appelé « starets » par la tsarine Alexandra, se sentait-il embarrassé par sa relative jeunesse : il avait quelques années de moins que le tsar et devait donc se vieillir volontairement – ce que rendait possible son visage de paysan prématurément ridé !

À partir du XV^e siècle, *starets* désigne certains moines – plus rarement des laïcs – qui, par une vie extrêmement pieuse, par la pratique de la prière et du jeûne, apparaissaient comme des élus, intercesseurs entre les hommes et dieu. Leurs « exploits »

ascétiques étaient souvent tenus secrets. La règle du monastère interdisait que ces richesses de l'esprit fussent propagées à l'extérieur, afin d'éviter des tentations séculières.

Les chroniques du XIV^e siècle affirment que saint Serge – starets emblématique – possédait, entre autres, le don d'ubiquité et pouvait par exemple converser à distance avec un ami passant à des kilomètres du monastère de la Trinité. On vint le voir de tout le pays et sa notoriété de sage et de prophète fut telle que le patriarche de l'Église russe lui offrit de devenir métropolite. Serge refusa poliment cette proposition, n'aspirant qu'à conserver la place que Dieu, disait-il, lui avait « assignée ».

La quête initiée par Serge se répandit à travers toute la Moscovie. Ces ermites, pionniers de la conquête du territoire russe, guidés par l'union mystique avec Dieu et, selon leur propre formule, « imprégnés de Son énergie », ont peut-être contribué, davantage encore que les chefs du Kremlin, au développement de l'Empire en installant leurs monastères dans les immenses plaines vierges de la Russie, notamment en Sibérie. En à peine cent ans, plus de cent cinquante lieux de prière furent édifiés¹⁰, témoignages d'un gigantesque élan, d'une ferveur populaire dont on connaît peu d'exemples à travers l'histoire.

Raspoutine apprécia particulièrement les icônes d'Andrei Roublev¹¹. Ce dernier devint, avec ses bleus et ses rouges inimitables, le plus célèbre peintre d'icônes. Les quelques œuvres qui ont pu lui être attribuées avec certitude témoignent des qualités de composition et de lyrisme du maître.

Les icônes sont élaborées selon un rite précis, comme un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le retour

Qu'a fait Raspoutine après son séjour sur le mont Athos ? Mystère... Sur cette époque, sa biographie comporte une sorte de trou noir¹⁶. Peut-être a-t-il tout simplement repris seul le chemin du retour, errant plus d'une année en Sibérie occidentale. Toutefois, selon sa fille, qui écouta les histoires merveilleuses racontées par son père revenu de pèlerinage, il se serait plutôt dirigé vers la Terre sainte, ce que semblent confirmer certains de ses écrits.

Dans tous les cas, Raspoutine prit son temps pour rentrer dans son pays, puisqu'il reparut dans son village presque deux ans et demi après l'avoir quitté. Il fit preuve, encore une fois, d'une endurance physique et morale exceptionnelle. De nouveau, il vagabonda à travers la Russie, s'arrêtant dans les monastères. Ainsi, à Kazan, il fut enchanté de découvrir l'icône de la Vierge noire, qui ressemblait tant à la vision qu'il avait eue dans les champs. Durant ces haltes, il s'accordait quelques jours de répit et trouvait un réconfort d'ordre moral. Il s'associait aux oraisons des moines, suivait les services, mangeait à sa faim. En échange, il racontait ses aventures et faisait des révélations religieuses.

Après avoir été si longtemps absent de chez lui, Raspoutine apparut transformé aux yeux de ceux qui l'avaient connu. Il avait beaucoup maigri et ses cheveux étaient en broussaille. Mais il avait pris de l'autorité et acquis un sens plus aigu de la spiritualité et de sa vocation. Sur son visage buriné, son regard extraordinaire semblait exercer un pouvoir de fascination encore plus grand. L'homme, marqué par les dangers, le vent, le soleil et le froid, semblait désormais plus proche de la quarantaine que

de la trentaine. Il ne ressemblait pas à un simple pénitent. La profondeur d'un vénérable starets l'habitait. Sa réputation de guérisseur et ses enseignements sur l'Écriture l'avaient précédé. Les habitants de son village avaient du mal à croire que le nouvel homme de Dieu était le garçon buveur et fornicateur qu'ils avaient connu.

Sa propre femme ignorait où il se trouvait et même s'il était encore en vie. Aussi, le jour où un pèlerin de haute stature, les vêtements en lambeaux, vint lui demander l'hospitalité, elle se précipita à la cuisine pour lui préparer quelque chose à manger, comme elle l'avait fait pour tant d'autres vagabonds. Ce n'est qu'une fois servi, quand il lui adressa la parole, qu'elle reconnut son mari, si longtemps absent. Elle se jeta aussitôt dans ses bras, s'étonnant de voir à quel point il avait maigri et combien sa barbe avait poussé. Elle était ravie de remonter le temps en un instant et de l'embrasser comme s'il ne l'avait jamais quittée. C'est avec fierté qu'elle présenta à son mari leur fils Dimitri, né durant son absence, et qui allait maintenant sur ses deux ans. Raspoutine était un père et un mari affectueux. Après la perte de son premier-né, la joie de découvrir ce nouveau fils lui donnait l'impression que Dieu lui avait rendu son enfant.

Au cours de son pèlerinage, Raspoutine avait changé ses habitudes. Il ne mangeait plus de viande et, chose plus surprenante, il avait renoncé à la vodka – il s'abstiendrait d'en boire durant de nombreuses années. Lorsqu'il abordait les questions religieuses, il le faisait avec beaucoup de profondeur, captivant ses auditeurs. Il n'avait cependant pas jugé nécessaire de s'imposer la continence, et cet aspect de sa vie demeurait inchangé. Raspoutine cédait à la tentation, puis recourait à sa « philosophie » pour expliquer son comportement. Dieu n'avait-

Il pas envoyé les êtres humains sur la terre pour s'aimer ? « Si Dieu a créé l'homme avec un instinct sexuel, on ne saurait juger comme un péché ces élans irrésistibles. » Cependant, avec ses admiratrices, Raspoutine changeait de tactique, affirmant que, pour effacer la faute, il fallait la commettre ! Ainsi, selon lui, les grandes pécheresses étaient-elles plus « spirituelles » que les femmes qui n'avaient jamais péché...

Raspoutine resta quelques mois dans son village. Il abordait les questions théologiques avec les pèlerins de passage et exerçait volontiers ses dons de guérisseur pour apaiser et consoler. Il aurait ainsi demandé un jour à un infirme de se lever et, à la surprise de l'assistance, l'homme aurait réussi à marcher.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volonté pathologiques. Pourtant, son principal trait de caractère était l'obstination !

En même temps, Nicolas II avait l'habitude de louvoyer, produisant ainsi une étrange impression de duplicité. Il ne savait pas dire non. Plutôt que de refuser, il préférait manœuvrer, et ses interlocuteurs prenaient ses silences pour une approbation. Mais il attendait que quelqu'un partage son point de vue et imposait alors aussitôt sa décision.

La personnalité de l'empereur, monarque absolu, joue un rôle capital dans notre récit. La perception qu'on en avait eut finalement plus d'importance et d'impact que le personnage réel. Les péripéties de sa vie intime aident à décrire cette nature ambivalente.

La maîtresse du tsar

Quatre janvier 1892. La jeune étoile montante du théâtre Marie de Saint-Pétersbourg, Mathilde Kchessinskaïa, attend avec impatience de voir apparaître le futur tsar Nicolas II, revenu d'une tournée à travers le monde. La loge impériale, tendue de bleu ciel et éclairée par de nombreux chandeliers en bronze doré, ressemble à un immense appartement, avec une entrée, un foyer et un vaste escalier particuliers. Pendant l'entracte, la ballerine quitte sa loge pour échanger quelques mots avec celui qu'elle affectionne déjà.

« Ce jour-là, confiera-t-elle plus tard, la Providence nous accorda une vraie rencontre. » Le silence n'était troublé que par le léger martèlement de l'horloge de l'Ermitage. Son amant, avec les gestes d'un homme sûr de sa vigueur, ôta pour la première fois sa pelisse couverte de neige. Après l'avoir déshabillée, il ne l'avait pas prise tout de suite, mais lui avait d'abord chaussé ses pantoufles de cygne. Il lui avait aussi apporté le peigne d'écaille avec lequel elle aimait à fixer sa longue chevelure avant de s'endormir.

Leur idylle dura deux ans. Elle se souviendrait longtemps de leurs promenades, sublimes instants de bonheur où la brûlure radieuse du soleil contrastait avec la morsure du froid caractéristique de cette Russie qu'elle s'était mise à aimer. Leurs folies ne nuisirent ni à sa beauté, ni à son humeur joyeuse, ni à son talent ; car, un mois avant de reparaitre sur scène, elle se consacrait entièrement à son travail, refusant toute sortie et s'entraînant des heures durant. Elle ne laissait rien au hasard, calculant minutieusement les dates de ses représentations, de manière à paraître toujours en pleine saison. Le reste du temps,

elle s'accordait de longues vacances dans ses somptueux palais...

Mais la vie sentimentale de l'héritier de l'Empire était commandée par la raison d'État. Et, en avril 1894, le palais annonça officiellement les fiançailles de Nicolas avec la princesse de Hesse-Darmstadt. Le tsar rompit alors avec Mathilde. Néanmoins, cette ballerine douée d'une vitalité et d'une volonté stupéfiantes exerça longtemps une influence prépondérante sur le répertoire du théâtre Marie qui se vidait dès qu'elle allait danser sur d'autres scènes, où ses adorateurs la suivaient.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

offrit sa médiation. Le tsar accepta. La défaite dans cette guerre devint le prélude d'une révolution. Le 9 janvier 1905, les ouvriers de Saint-Pétersbourg se dirigèrent en cortège vers le palais d'Hiver pour demander au tsar de satisfaire leurs revendications : augmentation de salaire, journée de travail de huit heures. L'armée tira sur le peuple²⁴.

Au mois de février 1905, les révolutionnaires planifièrent une nouvelle vague d'attentats. Les durs du régime les utilisèrent alors comme prétexte pour éliminer les éléments réformateurs au sein du pouvoir, en imposant ce « slogan » : « Ne ménagez pas les cartouches ! »

Le premier soviet des députés du peuple avait vu le jour dans la capitale de l'Empire. Les principales unions professionnelles se formèrent à travers tout le pays ; le drapeau rouge fut hissé sur le cuirassé *Potemkine* ; les partis révolutionnaires et les syndicats organisèrent la première grève politique générale de l'histoire de la Russie, qui devait aboutir à l'insurrection armée.

Cependant, les concessions du pouvoir – le 17 octobre 1905, Nicolas II signa un manifeste marquant formellement la fin du pouvoir absolu en Russie – et l'utilisation de la force, accompagnée des réformes proposées par le Premier ministre Stolypine, tuèrent dans l'œuf le mouvement de révolte, obligeant les révolutionnaires à prendre de nouveau le chemin de l'exil.

Le manifeste approuvé par le tsar modifia la nature du pouvoir qui cessa théoriquement d'être absolu. Mais en son for intérieur, Nicolas II se refusa à l'admettre. Quant à l'impératrice, elle rejeta catégoriquement toute limitation de l'absolutisme. Dans ce contexte, la personnalité du tsar – de même que les dispositions

d'esprit de la tsarine qui se sentait constamment étrangère à la Cour remplie d'intrigues – le poussa à chercher un réconfort hors du monde réel.

On lit ainsi dans le *Journal* de Nicolas, en date du 1^{er} novembre 1905 :

J'ai fait la connaissance d'un homme de Dieu qui s'appelle Grégoire. Il vient de la province de Tobolsk.

Cet « homme de Dieu » prénommé Grégoire n'était autre que Raspoutine.

Un « homme de Dieu » à Saint-Pétersbourg

À quarante ans, Raspoutine poursuivait ses errances de monastère en monastère. Aussi eut-il souvent l'occasion de converser avec les starets et d'apprendre leur langage. Dans les cloîtres, il avait entendu parler des prophéties concernant les menaces qui pesaient sur l'Empire.

Ces révélations l'incitèrent-elles à s'établir à Saint-Pétersbourg à partir de 1905 ? Une fois dans la capitale, il s'installa dans un modeste appartement avec sa femme et ses trois enfants et mena une existence discrète, entouré d'ecclésiastiques de haut rang, Théophane de Poltava, le père Jean de Cronstadt et l'évêque Hermogène de Saratov. Tous se montraient stupéfiés par la ferveur religieuse de Raspoutine et par son talent de prédicateur. Hermogène lui demanda même de se préparer à la prêtrise. L'évêque chargea le moine Iliodore de cette tâche, à laquelle on renonça pourtant, car Raspoutine s'avérait incapable d'apprendre par cœur les textes des prières²⁵.

Grâce au soutien de ce réseau, Raspoutine pouvait vivre décentement. Selon les rapports du chef de la police, Beletski, il suivit à cette époque des études chez un célèbre hypnotiseur de la capitale.

À la fin du XIX^e siècle, la capitale de l'empire des tsars, avec ses nouveaux riches, sa haute société, son demi-monde, était une ville européenne dominée par plusieurs personnalités en vue. Un des personnages emblématiques du Tout-Saint-Pétersbourg, la grande-duchesse Militsa, avait rencontré Raspoutine pendant son séjour à Kiev. Cette grande-duchesse flamboyante

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de déportation.

Au bout de quelques mois cependant, le Sibérien demanda audience au président du Conseil, qui accepta de le recevoir. Il se plaignit d'être persécuté et affirma haut et clair son innocence. La surveillance se relâcha et Raspoutine revint à la Cour dès la fin de l'été. Mais ses frasques reprirent de plus belle, au point qu'il se retrouva exilé à Kiev en septembre 1911.

Raspoutine se promenait dans les rues de la ville lorsqu'il vit passer la voiture impériale, suivie d'un second équipage transportant Stolypine ; en apercevant ce dernier, il s'écria, bouleversé : « La mort le poursuit ! La mort chevauche sur son dos ! » Une funèbre prophétie qui se révéla exacte.

Alors qu'il assistait ce même jour³⁰, à l'Opéra de Kiev, à une représentation du *Tsar Saltan* de Rimski-Korsakov en présence de la famille impériale, des ministres et des membres de la douma, le président du Conseil fut assassiné par un jeune anarchiste, Dimitri Bogrov. Le tsar consigna dans son journal intime :

Au cours du second entracte, nous entendîmes deux bruits secs, comme si on avait laissé tomber un objet. J'ai pensé qu'une paire de jumelles était tombée sur la tête de quelqu'un... Stolypine s'était mis debout ; il tourna lentement son visage vers nous et fit le signe de la croix... C'est alors seulement que j'ai remarqué que sa main droite et son uniforme étaient tachés de sang. Il s'affaissa lentement sur son siège et commença de déboutonner sa tunique.

Ce meurtre marqua la fin des réformes sociales, alors que la situation internationale devenait explosive.

Le temps des intrigues

Durant les années 1909-1910, Raspoutine tissa des liens étroits avec un ecclésiastique influent du nom d'Iliodore, qui venait souvent lui rendre visite à Pokrovskoïe et qui devint en quelque sorte son « homme de l'ombre ». Raspoutine eut l'occasion de lui montrer les chemises offertes par la tsarine, et même – signe de confiance absolue – les lettres reçues de la souveraine et des grandes-duchesses, qu'il n'avait jamais laissé voir à personne.

De la Sibérie, tous deux regagnèrent ensemble Tsaritsyne³¹. Raspoutine ne savait pas que, avant leur départ, Iliodore avait subtilisé les fameuses lettres, décidé à manipuler son mentor. Comme toujours, ils rencontrèrent sur leur chemin une foule nombreuse et exaltée, et beaucoup d'admiratrices. Plus tard, Iliodore allait raconter, dans son pamphlet contre Raspoutine, cette journée de décembre 1910, où deux mille personnes s'étaient massées à la gare pour saluer le Sibérien :

J'annonçai aux gens que Raspoutine s'apprêtait à faire construire un couvent de femmes dont il serait le starets et qu'il les invitait à venir lui rendre visite. La foule se mit à crier : « Sauve-nous, Seigneur ! Nous irons, nous irons avec le père ! Nous irons sans faute »...

Sans doute enflammé par les arguments de son maître en faveur de l'expression des désirs combinant la sexualité et la spiritualité, le moine s'était jeté sur la séduisante égérie de Raspoutine, Olga Lokhtina, pendant la confession. Célibataire depuis tant d'années, Iliodore interpréta mal la situation et ses attentions se transformèrent en tentative de viol. Aux cris d'Olga, des fidèles d'Iliodore accoururent et la découvrirent en proie à

une crise d'hystérie devant leur directeur de conscience débraillé. Selon Raspoutine, le moine s'efforça de rejeter le blâme sur la malheureuse.

Les fidèles décidèrent alors de lui infliger la punition réservée aux prostituées : ils lui arrachèrent ses vêtements, la battirent, puis l'attachèrent par les mains à la queue d'un cheval lancé au galop à travers la campagne. Ensanglantée, l'infortunée fut recueillie par des fermiers qui la détachèrent et la soignèrent. Ses plaies cicatrisèrent, mais elle ne recouvra jamais toute sa raison.

Raspoutine songea à signaler la responsabilité d'Iliodore dans le traitement infligé à son admiratrice illuminée, mais le moine le devança en mettant en garde ses supérieurs contre la conduite licencieuse du Sibérien. Ce dernier répondit avec véhémence, et les fidèles d'Iliodore le prirent bientôt à partie. Quand Raspoutine parvint à se dégager de la bagarre, il se rendit chez le tsar et lui raconta toute l'histoire. Le souverain, usant de ses pleins pouvoirs, fit immédiatement renvoyer Iliodore dans un lointain monastère sans qu'il lui soit donné le droit de se défendre.

À partir de ce jour, le moine voua une haine obsessionnelle et sans bornes à Raspoutine. Les qualités qui avaient fait son succès de prédicateur se muèrent en intolérance destructrice ; il entra dans le mouvement des Cent-Noirs où il devint un militant antisémite virulent et conserva le soutien de ses fidèles fanatisés, accusant Raspoutine d'appartenir à la secte des *khlysty*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Raspoutine et les artistes

La légende de Raspoutine était née. Selon Ignatiev³⁶, saint Séraphin était même apparu dans une boule de feu lors d'une séance de spiritisme et avait annoncé : « Un grand prophète est parmi nous ! » Depuis, on se bousculait dans les salons de la capitale pour recueillir l'enseignement du starets...

Au début du XX^e siècle, la vie de Saint-Pétersbourg se concentrait dans trois salons. On se souvient d'abord de celui de Dmitri Merejkovski et de Zinaïda Hippus, dans le Dom Mourousi, sur la perspective Liteïny. La maison appartenait au prince Mourousi, dignitaire de l'empire des tsars. Là se réunissaient, près d'un feu de cheminée, dans une pièce aux murs de brique rouge et au sol recouvert d'épais tapis, des poètes, des philosophes et des représentants du clergé pour débattre de problèmes liturgiques et confessionnels. Raspoutine devint bientôt le centre des conversations. Le bruit courait que le Sibérien était un satrape assoiffé de chair fraîche et un ordonnateur de messes noires...

L'hôtesse, Zinaïda Hippus, était une personnalité éminente du Tout-Saint-Pétersbourg. Poétesse distinguée, séductrice coquette et ravissante, à mi-chemin entre Colette et Anna de Noailles, elle publiait des poèmes philosophiques, exerçant son esprit caustique dans les conversations mondaines et se plaisant à broyer le cœur de ses admirateurs sous l'œil amusé de son mari, l'écrivain Merejkovski. Nina Berberova dresse ainsi le portrait de cette rousse flamboyante dans *C'est moi qui souligne* :

Pelotonnée sur un sofa moelleux, Zinaïda, en tunique blanche, scrutait ses hôtes à travers son face-à-main tandis qu'ils rivalisaient de subtilité,

étalant les chicanes et les finesses d'une scolastique tortueuse. Elle avait des yeux splendides aux étincellements verdâtres, des cheveux d'or rouge qui lui descendaient jusqu'aux genoux, lui couvrant la taille et les flancs, et au cou les grains d'un rosaire avec une grosse croix noire. Elle portait un parfum à base de tubéreuse et fumait des cigarettes aromatiques qu'elle tirait d'un coffret laqué de rouge.

Telle une froide reine orientale, Zinaïda Hippus attisait les controverses théologiques et fascinait son auditoire.

En revanche, au cours des réunions qui se tenaient le dimanche chez Fedor Sologoub, on ne discutait que de poésie et de technique poétique. Sologoub habitait l'île Vassili, dans le bâtiment de l'école élémentaire dont il était l'inspecteur. Dans son studio glacé aux meubles recouverts de cuir, sous une clarté voilée, on lisait timidement des vers et on écoutait les jugements solennels du poète, souvent acerbes et sans pitié. Les honneurs de la maison, c'était Olga, sa sœur, qui les faisait, silencieuse et sévère comme son frère. Ce salon était plus indulgent envers Raspoutine, qu'il considérait comme un héritier des traditions de la Russie éternelle.

Mais la bonne société littéraire affectionnait particulièrement l'appartement de son confrère, le poète Viatcheslav Ivanov. En 1905, après un long séjour à l'étranger, celui-ci s'installa définitivement avec sa femme dans la capitale de l'empire des tsars, pratiquement en même temps que Raspoutine. Leur salon devint très vite le plus illustre. Chaque mercredi, au sixième étage, se rassemblaient en une sorte de banquet platonicien écrivains et artistes, intellectuels et philosophes pour disputer, de minuit aux premières clartés de l'aube, de symbolisme, d'« anarchie mystique », de mystères helléniques, de théâtre collectif. L'intérêt de l'intelligentsia de la capitale se portait

aussi sur le symbolisme et l'occultisme, et les cercles intellectuels invitaient des médiums : dans la « Tour » d'Ivanov, on vivait ainsi dans l'attente imminente de l'Apocalypse.

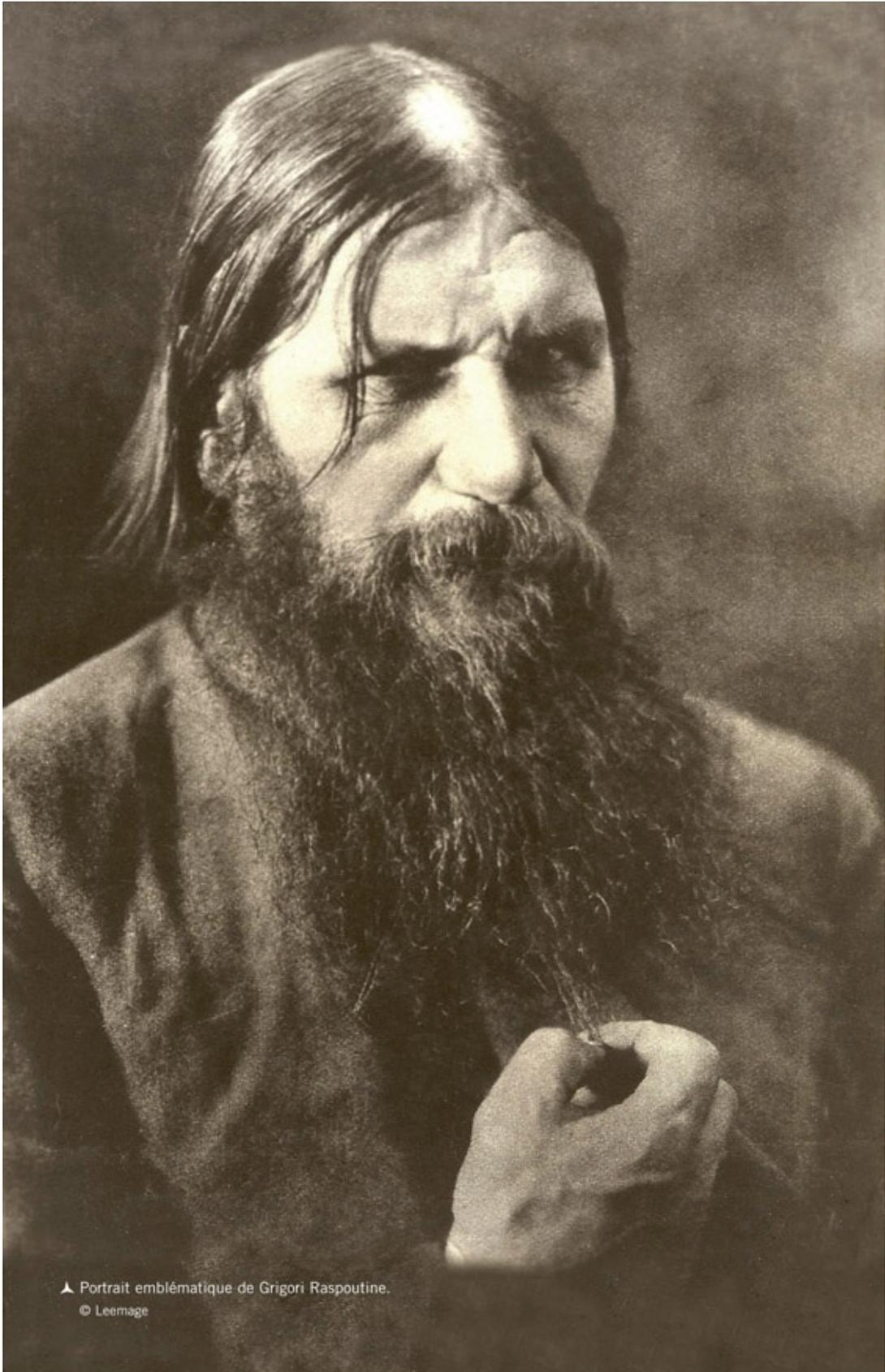
Mi-mage, mi-professeur, Ivanov présidait aux assemblées avec austérité, s'efforçant de concilier les thèses opposées en un syncrétisme universel. Lydia, son épouse, incarnait l'âme de ces réunions. Vêtue de tuniques multicolores dessinées pour elle par Somov, un grand peintre proche des Ballets russes, elle apportait dans cet aréopage sa vivacité exubérante, si différente du calme apollinien et de l'académisme raffiné de son auguste époux.

La « Tour » d'Ivanov fut durant quelques années, de 1905 à 1912, une sorte de laboratoire spirituel où se faisaient et se défaisaient les gloires, les courants et les fortunes. Le plus grand poète de l'époque, Blok, y évoluait, dépaysé, « comme un dieu dans un lupanar ». La poétesse Akhmatova y récitait ses vers en jouant les contorsionnistes sur un piano à queue. Scriabine, le compositeur en vogue, venait souvent s'y produire et y présenta son célèbre *Poème de l'extase*.

C'est dans ces salons que Raspoutine découvrit pour la première fois la vanité onctueuse du monde artistique, « borbier d'envie et de médisance », et la « fausseté des rapports entre gens de lettres ». La majorité de l'assistance, animée d'un esprit antitsariste, lui était ouvertement hostile.

Il existait cependant un dénominateur commun entre les pittoresques soirées de Raspoutine et ces salons policés de l'intelligentsia russe : Éros en était le thème de prédilection, mais on ne l'abordait jamais avant minuit. Une fois les douze coups sonnés, certains gestes, certains regards étaient de mise et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



▲ Portrait emblématique de Grigori Raspoutine.

© Leemage



▲ La reconstitution de l'assassinat de Raspoutine participe à l'élaboration du mythe.

En haut : adaptation cinématographique.

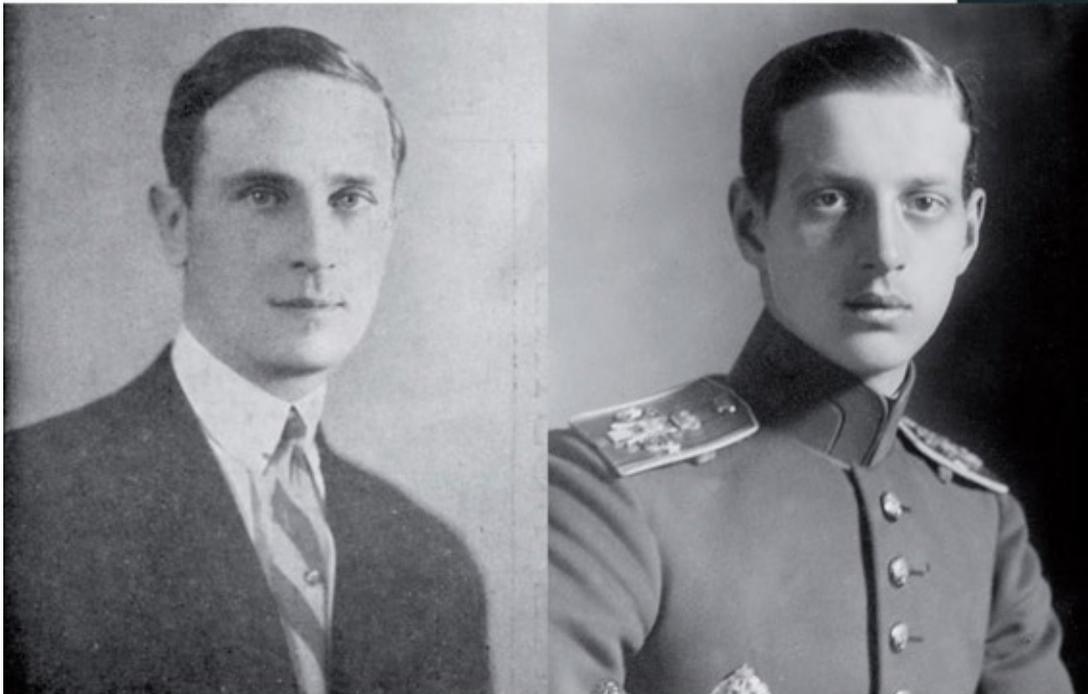
© Collection particulière

En bas : Vladimir Fédorovski à côté du mannequin en cire de Raspoutine, à l'endroit exact où ce dernier fut tué, dans le palais Loussoupov de Saint-Petersbourg.

© Collection de l'auteur



▲ Le palais loussouпов, théâtre inattendu du meurtre.
© Collection particulière



▲ Le prince Félix loussouпов.
© Rue des Archives

▲ Le grand-duc Dimitri, sans doute le véritable assassin
de Raspoutine.
© Rue des Archives

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'un mauvais sort était attaché à sa personne. Il avait traversé l'avant-guerre sans saisir qu'il vivait en fait l'apogée de sa dynastie. Déjà, en 1913, pendant les fêtes du tricentenaire des Romanov, il affichait une telle mélancolie – une « gravité funèbre », selon le mot de Muriel Buchanan, fille de l'ambassadeur des États-Unis – que la foule massée dans les rues de Saint-Pétersbourg le long de son cortège n'avait pas osé l'acclamer.

En novembre 1916, l'universitaire français Pierre Pascal, chrétien mystique et futur compagnon de route des bolcheviks, fut présenté au tsar, au quartier général des forces russes installé à Moguilev, en Russie blanche. Il confia :

J'ai vu l'empereur, petit, portant la barbe entière, noire, d'apparence physique malade... Il m'a demandé si j'avais été au front en France. Puis il m'a regardé un instant, sans rien dire... L'impression de majesté que produit l'empereur ne vient pas de son physique ni d'aucun appareil, puisqu'il est tout simple, en uniforme de colonel, mais de sa gravité, où l'on perçoit la conscience de sa responsabilité, de sa divine mission.

Ce n'était pourtant pas seulement pour accomplir son devoir que Nicolas II s'était installé à Moguilev l'été précédent, afin d'assumer personnellement le commandement des troupes, mais aussi par désespoir.

En quittant la capitale, le tsar avait demandé à la tsarine d'être « ses yeux et ses oreilles » à Petrograd – pas de diriger l'Empire à sa place. Mais au bout d'un certain temps, le pays se rendit compte qu'il était désormais gouverné par une impératrice avec, dans son ombre, la silhouette de son « saint homme » : Raspoutine. Les ennemis de ce dernier se firent de plus en plus nombreux, en particulier chez les politiques, les militaires et

dans le clergé orthodoxe qui, au début, l'avait pourtant bien reçu. Son inconduite révolta de plus belle. Les pires calomnies se répandirent alors sur son compte, en même temps que la guerre tournait au désastre. En 1916, l'impératrice – d'origine allemande, rappelons-le – et Raspoutine furent ainsi accusés à la douma (le Parlement) de faire le jeu de l'ennemi, voire d'être des « espions à la solde de Berlin ».

Pendant ce temps, au palais, la gouvernante des jeunes grandes-duchesses, Sophie Tiouttcheva, petite-fille du grand poète, était remerciée : elle avait eu le tort de s'opposer aux visites de Raspoutine dans les chambres des fillettes et de dire à l'impératrice que ces dernières se trouvaient en danger. Elle voyait Raspoutine s'attarder le soir au chevet d'Alexis et les jeunes grandes-duchesses se tenaient là, en chemise de nuit, riant avec le Sibérien. Tout cela semblait encore innocent, mais devenait dangereux. La tsarine ne tint pas compte de l'avis de la gouvernante – d'autant que celle-ci lui avait rapporté des faits qu'elle savait inexacts.

Sophie Tiouttcheva obtint cependant de l'empereur que Raspoutine ne monte plus à l'étage des enfants. Avant d'être chargée de l'éducation des enfants impériaux, elle avait été institutrice chez la grande-duchesse Elisabeth, sœur de la tsarine, à laquelle elle confia ses soucis. Elisabeth mena sa propre enquête et mit elle-même Alexandra en garde. Mais sa sœur lui répondit : « Ce sont des calomnies contre ceux qui vivent comme des saints. »

Raspoutine baignait les enfants et restait à leur chevet jusqu'à ce qu'ils s'endorment, citant volontiers la parole de l'Évangile, « Faites pénitence », et ajoutant aussitôt : « Comment faire

pénitence si l'on n'a pas tout d'abord péché ? » Il expliquait que la contrition parfaite implique une humilité totale, et qu'en s'humiliant l'homme se lave du péché d'orgueil...

Le comte Kokovtsev, successeur de Stolypine au poste de Premier ministre, tenta également de démontrer au tsar la nocivité des activités de Raspoutine. Il fut contraint de démissionner... il suffisait d'un mot du Sibérien pour que tombent les ministres.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ioussoupov avait commis le crime. En réalité, il semble plus vraisemblable que le grand-duc Dimitri en personne⁴⁵ ait achevé le Sibérien ; les autres conspirateurs n'auraient fait que le « couvrir » pour ne pas entacher les mains du possible candidat au trône.

Quant au prince Ioussoupov, il décrit ainsi ce moment fatidique⁴⁶ :

Raspoutine était mort. Des gouttelettes de sang coulaient de sa blessure et tombaient sur les dalles de granit. Brusquement, son œil gauche s'entrouvrit et les deux yeux de Raspoutine, devenus étrangement verts et fixes comme ceux d'un serpent, me transpercèrent d'un regard diabolique plein de haine. Comme s'il avait brusquement été pris de frénésie, il bondit d'une détente sur ses pieds ; de l'écume coulait de sa bouche. Il était effrayant. Un hurlement sauvage emplit la salle et je vis arriver sur moi une main aux doigts tordus. Raspoutine ressuscité répétait sans arrêt mon prénom d'une voix sifflante et étouffée... Dans cet homme mourant, empoisonné et transpercé d'un coup de feu, dans ce cadavre que des forces obscures avaient remis debout pour venger sa mort, il y avait quelque chose de si terrifiant, de si monstrueux, que, jusqu'à aujourd'hui, quand je repense à ce moment, je suis saisi d'une terreur indicible... Il me semblait que le diable lui-même s'était incarné dans ce moujik et que ses doigts crochus me tenaient pour ne plus jamais me lâcher. Mais quels ne furent pas mon étonnement et mon horreur lorsque je vis la porte d'entrée s'ouvrir et Raspoutine disparaître dans l'obscurité... Pourichkevitch s'élança à sa suite, trois coups de feu retentirent, puis un quatrième... Je vis Raspoutine tituber, puis s'effondrer dans la neige.

Quel crédit accorder à ce récit ? Raspoutine, blessé et empoisonné, a-t-il vraiment réussi à sortir du palais ? Quoi qu'il en soit, son corps fut repêché quatre jours plus tard dans la Neva. L'autopsie révéla la présence d'eau dans ses poumons, ce qui signifie qu'il respirait encore lorsqu'il fut jeté à l'eau.

Cependant, l'original de l'expertise a disparu des archives russes...

Au début du XXI^e siècle encore, un documentaire de la BBC⁴⁷ rapporta des conclusions sensationnelles sur l'assassinat du Sibérien. Selon Richard Cullen, ancien détective de Scotland Yard, le troisième tireur, qui porta le coup fatal, était... un agent des services secrets britanniques : Oswald Rayner, lié à Robert Bruce Lockhart ! Si cette version continue à susciter des polémiques, il est incontestable que Raspoutine fut placé au centre d'une impitoyable guerre menée en Russie par les services secrets britanniques et allemands. Les Britanniques ne souhaitaient pas que Raspoutine, profondément pacifiste, arrive à convaincre le tsar de cesser la guerre, favorisant ainsi les intérêts allemands. Avec l'assassinat du Sibérien, Londres prit certes l'avantage ; mais avec le retour de Lénine en Russie, Berlin allait rafler la mise.

La légende

Très vite, une légende rocambolesque commença à se propager dans tout Saint-Pétersbourg : une servante aurait découvert le pénis tranché de Raspoutine sur les lieux du meurtre ! La « chose » aurait finalement atterri entre les mains d'un groupe d'admiratrices russes expatriées à Paris, qui la vénéraient comme un symbole de fertilité, la conservant à l'intérieur d'un précieux coffret en bois. Informée de cela, la fille de Raspoutine, Maria, demanda qu'elle lui soit remise et la garda jusqu'à sa mort.

Bien plus tard, un certain Michael Augustine prétendit avoir acheté le précieux attribut avec plusieurs autres objets personnels de Raspoutine, lors d'une vente organisée après le décès de Maria. L'objet fut effectivement vendu à l'hôtel des ventes Bonhams Amateur, mais les officiels découvrirent rapidement que ce n'était pas un pénis humain. On ignore s'il s'agissait de l'objet que vénéraient les Russes des années 1920 ou si Augustine avait voulu duper les commissaires-priseurs.

En 2004, le directeur du centre de recherches sur la prostate de l'Académie des sciences naturelles de Russie, Igor Knyazkin, annonça l'ouverture d'un musée de l'Érotisme à Saint-Pétersbourg. Dans les collections présentées au public se trouve le prétendu pénis de Raspoutine, long de près de trente centimètres, qui aurait été acheté à un collectionneur d'antiquités français. S'agit-il effectivement du sexe de Raspoutine ? Seuls des tests ADN pourraient le dire... Le doute subsistera encore longtemps car, si la rumeur rapporte que les assassins le castrèrent, l'autopsie officielle conclut que ses organes génitaux étaient intacts.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Staline ou le suppôt de Satan

Dès 1922, l'état de santé de Lénine se dégradant, s'amorça une impitoyable guerre de succession, dont Staline sortit vainqueur à la mort du leader bolchevique en janvier 1924. Mais Staline était-il véritablement, à l'inverse d'un Raspoutine, l'être rationnel qu'il prétendait incarner ? Pas si sûr... Car sous son « règne », le régime allait paradoxalement se parer d'irrationalité, de religiosité et de mysticisme, dans la « tradition » même de l'exéminence grise du tsar !

Les funérailles de Lénine, chef-d'œuvre de manipulation politique, furent organisées par Staline, qui prit la parole aux côtés des autres dirigeants du parti. Son discours donna le ton. D'une voix faible, il s'exprima lentement, évaluant les effets scéniques. Chaque mot, chaque geste laissait planer le doute sur la connotation de ses propos, qui revêtaient alors une signification tout à fait singulière, un sens caché, mystérieux, sinon magique !

Modestement, presque pauvrement mis, il arborait une paire de bottes de cavalerie, une chemise kaki sans aucune décoration, une vieille capote de soldat sur les épaules et une casquette fripée qu'il retira pour la circonstance. S'improvisant grand prêtre de la cérémonie, il psalmodia d'une voix monocorde un texte étrangement proche de la litanie et de l'incantation, s'adressant dès lors au « code mental » du pays. Après avoir invité son auditoire à « construire le royaume du travail sur terre et non au ciel », il prononça un serment à Lénine, se posant en exécuteur testamentaire du « dieu disparu », se faisant le nouveau « dieu vivant ». Ainsi se plaça-t-il lui-même au centre de l'iconostase politique.

Le bolchevisme empruntait là à l'irrationnel, s'inscrivant ainsi dans la « lignée » de Raspoutine ! Mais cette approche n'était pas nouvelle. Au XIX^e siècle déjà, avec la ségrégation temporaire de la jeunesse, le brassage des milieux sociaux, l'accumulation désordonnée des savoirs les plus divers, les universités avaient favorisé l'éclosion d'une sous-culture bolchevique souvent teintée de libertinage et de débauche, mais aussi de rêveries religieuses avec leur cérémonial, leurs rites, leurs grands prêtres, leurs porte-glaive et surtout leurs idoles – Lénine avait été la première d'entre elles.

Ainsi, après la mort de Lénine, Staline voulut-il faire de lui le dieu dont les paroles seraient le nouveau Verbe. Partout, dans les églises, les édifices publics, les maisons particulières, on décrocha les icônes pour les remplacer par des portraits du « guide ». Derrière un matérialisme de façade, la dictature bolchevique se trouva donc intimement liée à la pratique religieuse. Même si Staline quitta sans aucun diplôme le séminaire dans lequel il avait séjourné quatre ans, les études qu'il y fit marquèrent durablement sa mentalité. Il accordait beaucoup d'importance aux symboles et voyait le monde en noir et blanc, réduisant toute sa complexité à des formules simplifiées. Son désir de « visualiser l'avenir » – une formule souvent utilisée par Raspoutine – et d'introduire ces images dans des millions de cerveaux, grâce à la propagande, rappelait les pratiques magiques ancestrales.

Ce fut le point de départ d'un nouveau culte. Plusieurs intellectuels de renom avaient été convoqués par Staline pour l'aider à mettre au point le système de symboles de cette « religion » païenne. L'organisation rituelle des visites-pèlerinages jusqu'au mausolée de Lénine sur la place Rouge

acheva de constituer un cérémonial s'apparentant au culte des reliques. Si le tsar n'était qu'un messenger de la toute-puissance divine, le leader soviétique devenait l'émanation directe de la vérité absolue. Il n'était pas un ministre, il était le Messie en personne, détournant inconsciemment les conduites religieuses traditionnelles de l'Église, avec sa hiérarchie, son unanimité, ses procès d'inquisition. L'affrontement politique se transforma en un combat du « Bien contre le Mal », de la « lumière contre les ténèbres » – un langage qui rappelle étrangement le discours messianique de Raspoutine. La chasse aux sorcières commença : comme le diable, l'ennemi était partout.

Bientôt, le fantôme de Raspoutine allait rôder sur la Russie des Soviets. Staline s'intéressait aux phénomènes hypnotiques – le système totalitaire contenait lui-même déjà toutes les composantes de l'hypnose collective, envoûtant et plongeant la population dans une sorte de sommeil anesthésique. Mais le leader avait son propre voyant et hypnotiseur personnel, un certain Wolf Messing⁵⁴ ! Ce dernier avait demandé un jour aux autorités soviétiques l'autorisation de réaliser des expériences d'hypnose collective. L'information était remontée jusqu'aux services secrets qui en firent part à Staline, lequel, désireux de l'engager pour son usage personnel, souhaita mettre ses capacités à l'épreuve.

Pour la première épreuve, Messing devait se procurer par lui-même une importante somme d'argent dans une banque de Moscou. Étroitement surveillé par les agents de Staline qui pilotaient l'opération, l'hypnotiseur remit au caissier un morceau de papier blanc. Sans sourciller, le caissier déposa dans la serviette grande ouverte de l'hypnotiseur une grosse somme d'argent. Lorsque, quelques instants plus tard, Messing se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme partout ailleurs, les églises chrétiennes furent souvent construites à l'emplacement des anciens lieux sacrés, mais les dieux d'autrefois n'en continuèrent pas moins d'exister⁵⁷. Ainsi la vénération et la déification païennes de la nature demeurèrent-elles dans l'âme populaire. Des régions entières vécurent mille ans dans la cohabitation du paganisme et du christianisme. Les anciens sorciers côtoyaient les saints : les thaumaturges guérissaient, les sorciers jetaient des sorts ou les conjuraient.

Des siècles plus tard, en 1652, Nikon, le patriarche de Moscou, voulut contraindre l'État à se réformer en accordant une place considérable aux ecclésiastiques et à la religion dans la société russe. Il demandait aussi que soient changés certains détails de la liturgie et du livre de prières. Nikon incarna la figure la plus étonnante du pays au XVII^e siècle. Fils de paysan, il fut moine, pope marié, puis moine de nouveau. Reçu en audience – comme plus tard Raspoutine – par un tsar, Alexis (1645-1676), il lui fit forte impression. Aussi le monarque le retint-il au Kremlin en le faisant métropolitain de Novgorod, puis en le nommant patriarche de toutes les Russies.

Le patriarche était une vraie force de la nature, il mesurait deux mètres et sa voix était puissante comme le tonnerre. Doux et hésitant, le tsar Alexis devint rapidement l'ombre du chef de l'Église. Persuadé d'avoir gagné la guerre contre la Pologne grâce aux prières de Nikon, il lui accorda de convoquer le concile, afin de « réparer les erreurs liturgiques ». Pour le patriarche, les modifications apportées aux livres sacrés étaient un moyen de mettre fin aux désaccords avec l'Église grecque, nés des inexactitudes contenues dans les textes russes.

Alexis ne se considérait pas seulement comme le tsar de toutes

les Russies, il se tenait pour le souverain de l'Orient orthodoxe tout entier. Si les adversaires de Nikon ne contestaient pas le caractère universel du tsar russe, ils réfutaient en revanche la nécessité d'aller chercher auprès des Grecs les sources de la véritable orthodoxie. Ces querelles allaient prendre une tournure fanatique et sanglante. Sans doute le tsar regretta-t-il alors d'avoir donné tant de pouvoir au patriarche, qui prônait désormais la supériorité de l'autorité spirituelle sur l'autorité temporelle. Il y vit une menace contre son propre trône. Cette affaire de correction des Écritures le dépassait.

Nikon piquait de mémorables colères. Il retrouvait son calme en compagnie de la jeune tsarine, qui venait souvent parler avec son confesseur de divers sujets religieux. Si le tsar se réjouissait de voir sa femme tenter de « sauver son âme de pécheresse » avec ce « saint homme », son entourage regardait ces fréquents rendez-vous d'un autre œil. Les ennemis du patriarche ne se gênaient pas pour souligner le tempérament volcanique de Nikon. Aussi les relations du mari et du confesseur devinrent-elles extrêmement tendues. Lassé de cet « ami » trop influent, le tsar changea d'attitude à son égard et, au mois de juillet 1658, Nikon dut renoncer au patriarcat. Popes et dignitaires s'empoignèrent au sujet de sa succession, ainsi que de la forme et de l'accomplissement des rites.

L'Église orthodoxe se déchira durablement. À partir de 1660, des dissidents s'étripèrent ou s'immolèrent par le feu, à la suite de querelles sur la façon de chanter à l'église ou de faire le signe de croix ! Ils s'insurgeaient parce que le patriarche Nikon voulait, par exemple, que les fidèles se signent avec trois doigts au lieu de deux. L'une des plus riches femmes de la Russie fut soumise à divers supplices pour avoir refusé de faire le signe de

croix avec les trois doigts comme le voulaient les réformateurs... Un autre sujet de discorde en dit long : ceux qui s'opposaient à tout changement dans les rites protestaient aussi contre la vie de débauche du clergé. Mais, en même temps, ils se révoltaient parce que le patriarche réformateur avait décidé d'interdire la vente et la consommation de vodka le dimanche et les jours de fête !

Un jeune pope prit la tête de la révolte des traditionalistes. Avvakoum, obsédé par le péché, préconisait une religion tellement rigide qu'à trois reprises il fut brutalement chassé par des paroissiens qui n'en pouvaient plus de ses exigences leur rendant la vie infernale. Il écrivit dans ses mémoires : « Homme, puanteur que tu es... excrément que tu es... je devrais vivre parmi les porcs et les chiens, mon âme pue autant qu'eux, je pue mes péchés, tel un chien crevé. » Parvenu à intéresser le tsar Alexis par ses élucubrations, il faillit entraîner derrière lui l'ensemble de l'Église orthodoxe en s'installant dans un lieu de culte proche du Kremlin. Il en fut finalement expulsé par des fidèles excédés. Exilé en Sibérie pendant quelques années, Avvakoum finit par revenir au grand jour, plus ou moins protégé par le tsar, adulé par une partie grandissante de la population, qui voyait finalement en lui un véritable prophète sachant résister à « ceux qui voulaient changer la vraie foi ». Ainsi se forma le schisme.

Aux querelles sur les rites s'ajoutait le refus des influences occidentales, les traditionalistes proclamant que tout ce qui n'était pas authentiquement russe menait directement à l'enfer. Ces partisans de la vieille foi préféraient se faire jeter en prison, s'exiler et même se faire tuer plutôt que de sacrifier aux nouveaux rites. Par centaines, puis par milliers, les vieux-croyants choisirent le martyre, le meurtre et le suicide. Plus la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

armes ou des appareils pouvant leur assurer la suprématie militaire. L'intérêt pour les ovnis s'inscrivait dans ce contexte de percées technologiques et de peur d'un conflit. En Russie, deux écoles s'affrontèrent pour expliquer le phénomène. Les sceptiques n'y voyaient que la manifestation d'hallucinations collectives, de témoignages douteux ou de canulars. Les autres prenaient les ovnis au sérieux, même s'ils n'avaient aucun éclaircissement rationnel à fournir.

En 1947, déjà, Staline avait convoqué plusieurs scientifiques, afin d'obtenir des réponses sur ce que pouvaient être les ovnis. Après une étude rapide, les experts auraient répondu que « les soucoupes volantes ne présent[ai]ent pas de danger pour l'URSS, qu'elles n'[éta]ient pas une arme secrète des Américains, mais que, le phénomène existant, il [fallait] l'étudier minutieusement ». Le Kremlin créa alors des structures appropriées pour l'« étude des ovnis ». En 1968, dans sa réponse à une lettre adressée par des constructeurs et ingénieurs de l'aviation au président du Conseil des ministres, suggérant de constituer un organisme dédié à l'étude des ovnis, l'État reconnut qu'il s'occupait déjà de la question. Tout en se gardant bien de tirer des conclusions hâtives, le KGB répertoria systématiquement les déclarations de chacun.

Voilà qu'en Sibérie les fripes de Raspoutine côtoyaient les combinaisons aux lignes futuristes des extraterrestres, les hallucinations collectives et même la prémonition des découvertes futures ! Pour les agents secrets, force était de constater qu'au fond du « sac à miracles », derrière les vieux papiers marxistes et les slogans fanés, se camouflaient les éternels fantasmes de la Russie éternelle. Tout se mélangeait en un tourbillon qui plongeait ses racines dans les entrailles de la

civilisation russe.

Un phénomène étrange survint le 30 juin 1908. Ce jour-là, une immense lueur embrasa soudainement le ciel de Sibérie, sur des centaines de kilomètres à la ronde. Les habitants crurent à la fin du monde, des gardiens de troupeau furent projetés en l'air comme des fétus de paille, les enfants se mirent à pleurer. Ils déclarèrent plus tard avoir vu quelque chose de semblable à un cylindre tomber sur terre, puis une énorme déflagration se fit entendre dans un rayon de mille kilomètres. Les sismographes du monde entier enregistrèrent la secousse tellurique qui parcourut toute la surface de la terre. Un gigantesque nuage de poussière lumineuse s'étendit sur la moitié du globe et, pendant plusieurs jours, on put lire en pleine nuit comme s'il faisait jour, à Moscou, à Paris et à Londres !

Que s'était-il passé ? Les journaux évoquèrent la chute d'une météorite d'un volume exceptionnel. L'événement fut appelé le « miracle de Tunguska », du nom de la petite rivière près de laquelle il se produisit, qui coule au milieu des sapins millénaires de la taïga. Depuis, les scientifiques, les chamans ou de simples aventuriers n'ont cessé de se rendre dans cette lointaine région pour y trouver l'explication de l'énigme. Si une météorite avait été à l'origine de l'explosion, elle aurait dû creuser un cratère gigantesque. Or, on n'en a découvert aucun. Seule la surface du sol fut brûlée à l'endroit présumé de la chute de l'objet. L'absence de cratère aurait pu s'expliquer par la désintégration de la météorite dans l'atmosphère, mais, selon les calculs des astronomes, sa vitesse aurait alors dû dépasser les vingt kilomètres par seconde, alors que les témoignages recueillis à l'époque attestent qu'elle n'excédait pas trois à cinq kilomètres par seconde. Les mêmes témoignages précisent que

l'objet – de forme cylindrique, long d'une soixantaine de mètres et pesant environ six mille tonnes – vola pendant un certain temps parallèlement à la surface terrestre.

La polémique engagée autour de cet événement fournit une nouvelle illustration de ce désir insatiable de croire aux miracles, qui caractérise la mentalité russe. Pendant ce temps, un artiste de renom, Rerikh, affirmait haut et clair qu'il s'agissait d'un message des extraterrestres : en envoyant sur terre un de leurs engins, ils auraient voulu, à l'aube du XX^e siècle, « prévenir l'humanité des dangers et des cataclysmes qui l'attendaient ». La zone de l'impact aurait été choisie pour son caractère quasi désertique. Pour d'autres, une explosion atomique était à l'origine du phénomène : la luminosité et le champignon, dont on fit alors de nombreuses descriptions, ne laissent aucun doute là-dessus. En outre, la température relevée à l'épicentre de l'explosion avait dû atteindre trente millions de degrés !

Mais les plus étonnants témoignages recueillis par les services secrets du Kremlin concernent l'événement qui a eu lieu le 20 septembre 1977 dans la région de petrozavodsk. Un objet d'une luminosité exceptionnelle et de forme hémisphérique apparut dans le ciel. Il envoyait vers le sol une telle quantité de rayons que les témoins parlèrent d'un « déluge de lumière ». Quelques minutes plus tard, la « pluie » cessa et l'objet commença à se déplacer en direction du lac voisin. Les habitants de la ville purent observer le phénomène pendant une bonne dizaine de minutes. L'objet, de couleur pourpre et bordé de blanc, se déplaçait sans faire de bruit. Au bout d'un moment, un petit appareil sortit de la demi-sphère et survola l'avenue centrale de la ville, provoquant la frayeur sur son passage. Au beau milieu du faisceau lumineux, des pompiers se retrouvèrent figés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

<i>Août</i>	Tentative contre-révolutionnaire du général Kornilov, circonscrite par la Garde rouge.
<i>1^{er} septembre</i>	Proclamation de la République ; Kerenski prend la tête d'un directoire.
<i>25-27 octobre</i>	Coup d'État sous la direction des bolcheviks. Formation du Conseil des commissaires du peuple, présidé par Lénine ; décrets sur la paix et la terre.
1918	
<i>5 janvier</i>	Réunion de l'Assemblée constituante élue à Petrograd.
<i>6 janvier</i>	Dissolution de la Constituante.
<i>15 janvier</i>	Formation de l'Armée rouge.
<i>1^{er}/14 février</i>	Adoption du calendrier grégorien.
<i>10-11 mars</i>	Moscou devient la capitale de la Russie ; le gouvernement soviétique s'installe au Kremlin.
1924	Mort de Lénine.
1924-1953	Staline dirige l'Union soviétique.
1953-1964	Khrouchtchev dirige l'Union soviétique.
1964-1982	Brejnev dirige l'Union soviétique.
1985	Gorbatchev, secrétaire général du PCUS, lance la <i>perestroïka</i> .
1990	Instauration d'un régime présidentiel en URSS.
1991	
<i>Mars</i>	Gorbatchev est élu président de l'Union.
<i>Juin</i>	Elsine est élu président de la fédération de Russie.
<i>Décembre</i>	Fin de l'URSS.
1996, juin	Elsine est réélu à la présidence de la fédération de Russie.
2000, mars	Poutine est élu à la présidence de la fédération de Russie.

Bibliographie

Sur l'empire des tsars

ALGAROTTI (Francesco), *Viaggi di Russia*, Turin, Einaudi, 1942.

ATTENHOFER (Heinrich Ludwig VON), *Medizinische Topographie der Haupt und Residenzstadt St. Petersburg*, Zurich, Orell, Füssli & Compagnie, 1817.

BELL (John), *Travels from St. Petersburg in Russia, to Various Parts of Asia*, Édimbourg, William Creech, 1783, vol. I.

BERNOULLI (Johann), *Reisen durch Brandenburg, Pommern, Preußen, Kurland, Rußland und Pohlen in den Jahren 1777 und 1778*, Leipzig, Caspar Fritsch, 1780, vol. IV.

BONNELL (Victoria), *The Russian Worker : Life and Labor under the Tsarist Regime*, Berkeley, University of California Press, 1983.

BREMNER (Robert), *Excursions in the Interior of Russia*, Londres, Henry Colburn, 1839, vol. I.

BUDDEUS (Aurelio), *Zur Kenntniß von St. Petersburg im kranken Leben*, Stuttgart, 1846.

BÜSCHING (Anton), *Eigene Lebensgeschichte in vier Stücken*, Halle, J. J. Curt, 1789.

CARR (John), *Travels round the Baltic*, Philadelphie, Samuel Bradford, 1805.

CASANOVA DE SEINGALT (Jean-Jacques), *Mémoires*, Paris, Gallimard, 1958-1960.

CHANTREAU (Pierre-Nicolas), *Voyage philosophique, politique et littéraire fait en Russie pendant les années 1788 et 1789*, Paris, Briand, 1794.

COMEIRAS (Victor DELPUECH DE), *Tableau général de la Russie moderne et situation politique de cet Empire au commencement du XIX^e siècle*, Paris, Goujon fils, 1802.

COOK (John), *Voyages and Travels through the Russian Empire, Tartary and Part of the Kingdom of Persia*, Édimbourg, 1770, vol. I.

COXE (William), *Voyage en Pologne, Russie, Suède, Danemark*, traduit de l'anglais par P.-H. Mallet, Genève, Barde, Manget et C^{ie} ; Paris, Buisson, 1786, vol. I.

FAURE (R.), *Souvenirs du Nord*, Paris, Pélicier et Mongie, 1821.

GALCAZZO (A.), *Narrazioni degli soggiorni a Petersburg*, Padoue, 1816.

GRANVILLE (K. B.), *Guide to St. Petersburg*, Londres, 1835, vol. I.

GREEN (George), *An Original Journal from London to St. Petersburg by Way of Sweden*, Londres, 1813.

GRÈVE (Claude DE), *Le Voyage en Russie, Anthologie des*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

11. Andreï Roublev vécut approximativement de 1370 à 1430.
12. En russe, « saint » (*sviatoï*) signifie « lumière ». Les moines représentent ainsi, en quelque sorte, des icônes vivantes.
13. Siméon mourut en 1642. Sa tombe devint un lieu de pèlerinage pour des guérisons miraculeuses. Durant deux cent cinquante ans, les pèlerins affluèrent de tous les coins de la Sibérie pour prier devant ses reliques, lesquelles furent jetées hors du sanctuaire par les bolcheviks en 1918, en même temps que périssait la famille impériale.
14. Nikolaev à Verkhotourié.
15. Raspoutine ne relata publiquement ces visions qu'après 1908.
16. Ce qui pourrait laisser penser que Raspoutine était un espion, comme l'ont affirmé certains.
17. Au XIV^e siècle, le moine Philothée émit une prédiction selon laquelle Moscou serait la « troisième Rome ». Après la destruction par les Barbares de l'Empire romain et la prise de Byzance par les Turcs, la Russie se considéra comme la « troisième Rome », gardienne de l'« esprit chrétien authentique ».
18. La célèbre compagnie de Diaghilev.
19. Marc Raeff, cité d'après Michel Heller. Voir « Bibliographie ».
20. Il resta cinq mois à Saint-Pétersbourg, de septembre 1903 à janvier 1904.
21. Vassili Klioutchevski évoque ici les origines de la mère de Nicolas II, la princesse Dagmar de Danemark.
22. Peterhof ou Tsarskoïe Selo.
23. Ratchkovski.
24. Selon les données officielles, on dénombra quatre-vingt-seize morts et trois cent trente-trois blessés. Lénine évoqua des centaines de morts.
25. Raspoutine parvint cependant à se faire photographier en habit de prêtre.

26. Selon le récit qu'elle fit plus tard à son amie Anna Vyroubova.
27. Divorcée du prince de Leuchtenberg.
28. En 1911.
29. Alexandre Soljenitsyne, *La Roue rouge*, Fayard, 2001.
30. Le 1er septembre 1911.
31. Ville située au bord de la Volga, plus tard renommée Stalingrad, puis Volgograd.
32. Les « navires » et les « flottilles » des *khlysty*, dispersés à travers toute la Russie, maintenaient entre eux des contacts.
33. Voir V. L. Maevski, *La Tragédie de la Russie impériale*, Madrid, 1963.
34. Voir Yves Ternon, *Raspoutine, une tragédie russe*, Bruxelles, Complexe, 1991.
35. Goutchkov.
36. Officier de la garde impériale.
37. Certains, comme le général Djoukovski, payèrent de leur poste leurs interventions hostiles à Raspoutine.
38. Le tsar Michel Romanov avait été élu le 21 février 1613 par une assemblée populaire.
39. La famille impériale commença son voyage jubilaire à travers la Russie. Elle visita Vladimir, Souzdal et Nijni-Novgorod où elle s'embarqua sur la Volga vers Kostroma. De là, les souverains refirent le chemin qui avait conduit le tsar Michel à Moscou par Rostov et Pereïaslav.
40. Dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg* le 13 octobre 1913 et dans une interview au journaliste Razoumovski.
41. Khionia Gousseva, ancienne prostituée.

42. Voir *Archives secrètes de l'empereur Nicolas II*, Paris, Payot, 1928.
43. Autour de la grande-duchesse Elisabeth : le prince Félix Ioussoupov ; le gouverneur de la province de Moscou, Djoukovski ; le maréchal de la noblesse, Samarine ; le président de la douma, Goutchkov.
44. Voir prince Félix Ioussoupov, *La Fin de Raspoutine*, Monaco, éditions du Rocher, 2005.
45. Dans les années 1920, ce dernier confirma cette version des faits dans des interviews à la presse d'immigration russe.
46. Prince Félix Ioussoupov, *op. cit.*
47. Ce documentaire a été diffusé en France en juillet 2007 sur la chaîne Histoire. L'hypothèse de Richard Cullen se base sur la découverte d'un éminent pathologiste russe, Vladimir Jarov.
48. Selon les documents d'archives allemandes publiés dans *Novi journal*, New York, 1967.
49. Dmitri Volkogonov, *Lenin*, Moscou, Novosti, 1994.
50. Documents retrouvés dans les Archives centrales spéciales d'État de Russie provenant de la Sûreté générale française : saisis par les Allemands en 1940 et transportés à Berlin, certains dossiers du ministère de l'Intérieur (rapports de contre-espionnage) y ont été découverts par les services spéciaux soviétiques en mai 1945 et emportés à Moscou.
51. Cité d'après Z.A.B. Zeman, W.B. Scharlau, *The Merchant of Revolution : The Life of Alexander Israel Helphand (Parvus)*, London, Oxford University Press, 1965.
52. *Dnevnik i pisma*, New York, Ermitage, 1990, p. 101.
53. Néanmoins, une polémique demeure à propos du tsarévitch. Alexis est-il vraiment mort en 1918 ? Non, répondent Vadim Petrov, Igor Lyssenko et Gueorgui Egorov, trois scientifiques russes qui ont récemment étudié la question. Le compte-rendu de l'exécution est mensonger : le chef des assassins a assuré à ses supérieurs qu'il avait parfaitement rempli sa mission, ce qui n'était pas le cas.

54. Wolf Messing le confirma lors d'un entretien avec l'auteur.

55. Cependant, les intimes du tsar ont souvent joué, bien au-delà du cas Raspoutine, un rôle politique important en Russie : Pierre le Grand s'était reposé sur son conseiller Menchikov ; l'impératrice Anne, sur Biron ; l'impératrice Catherine II, sur ses amants successifs. Alexandre I^{er} avait eu Mme de Krüdener ; Alexandre II, son ministre d'origine arménienne, Mélikov.

56. Notamment la célèbre Djouna, qui exerça déjà ses talents sous le règne de Brejnev, à la fin des années 1970.

57. Le dieu Volos, par exemple, dont la puissance indomptable, selon la tradition, se manifestait tour à tour dans la fécondité et la destruction du monde, se transforma en « saint Vlassi le Thaumaturge, serviteur de Dieu ». Peroun, le dieu de la foudre, fut remplacé par le prophète Élie déclenchant la tempête.

58. Particulièrement au début du XVIII^e siècle, sous le règne de Pierre le Grand qui les pourchassa et les contraignit à raser leur barbe.

59. Selon le témoignage d'Alexandre Langeron, émigré français servant dans l'armée russe.

60. Chateaubriand, Benjamin Constant, Grégoire, Mme de Duras et Mme Récamier.

61. Il est intéressant de noter que, parmi ces 42 %, on rencontre de nombreux hauts fonctionnaires de l'État.